

Frères ennemis

C'ÉTAIT des temps déraisonnables, où les terroristes avaient des noms russes. Aux confins de l'Europe, le vieux empire tsariste craquait de toutes parts, pris en tenaille entre les aspirations nationales des peuples et le désir de démocratie qui s'empare du monde moderne.

À Gori, Géorgie, deux garçons sont pris par ce grand vent de l'histoire : l'un est le fils du préfet Damiané Davrichachvili et l'autre celui d'une couturière, Kéto Djougachvili. Ils se prénomment tous les deux Joseph. On surnomme le petit Djougachvili Sosso. Ils sont amis, rivaux, inséparables. Lancés l'un et l'autre dans la révolte, l'un contre son père, l'autre contre la société. Le plus ardent des deux n'est pas toujours le même. Tbilissi qui s'appelle Tiflis est le théâtre de leurs premiers élans, leurs premiers complots. Leur ami s'appelle Lev Rosenfeld, bientôt Léon Kamenév. Djougachvili part pour le séminaire.

À Paris, Davrichachvili rencontre Trotski et sa sœur Olga. Tous rêvent de matins qui chantent, même si pour le moment l'aube a la lumière blême de la pauvreté et des mirages. Sosso se fera un nom dans l'histoire de la Russie, et même, on peut le dire, dans celle du monde, sous le nom de Staline.

Davrichachvili n'aura pas une vie moins aventureuse. Seulement moins exposée au

jugement de l'histoire. Après ses années d'activisme, il servira dans l'aviation française durant la Grande Guerre puis fera du renseignement. On le trouvera en Espagne avec Marthe Richard qui ne s'est pas mis encore en tête de fermer les maisons closes. À l'époque, il se méfie de Sosso, son frère ennemi, qui a lancé ses sbires à travers l'Europe.



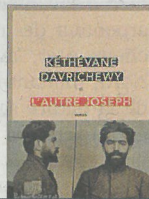
LA CHRONIQUE d'Etienne de Montety

Personnage romanesque, Joseph Davrichachvili – ou Davrichewy – fera la une de magazines français pour sa ressemblance avec le Petit Père des peuples, au point de faire naître le soupçon sur la nature des relations entre le préfet et la couturière. En guise de réponse, Davrichewy se contentera de publier en 1979 un livre de souvenirs intitulé assez trivialement *Ah ce qu'on rigolait bien avec mon copain Staline*.

Le roman de Kéthévane Davrichewy n'est pas une grande fresque sur une génération éprise de liberté. L'épique n'est pas son genre. Au fil des pages, la Géorgie, Joseph, Sosso, l'Europe sens dessus dessous, tout cela laisse place à l'intime. L'auteur prend discrète-

ment place dans son récit, sur un strapontin et nous fait quitter la grande galerie des batailles pour des pièces plus chaleureuses, salon, boudoir, chambre à coucher. L'écriture sobre, presque blanche, prend des couleurs avec l'irruption du « je ».

Des questions plus profondes la prennent. Quelle descendance a laissée celui qui fut son arrière-grand-père ? Généalogiquement, c'est clair, ou peu s'en faut : on trouve un de ses rejetons au générique de *Tirez sur le pianiste*, nous dit l'auteur, qui tient l'information de Charles Aznavour. Mais plus profondément ? À part un nom follement romanesque, quel héritage, biologique ou symbolique ? Cet homme impérieux, avec qui selon le mot de Stendhal « c'était tous les jours tempête », parcourut l'Europe, fut apprenti activiste, laveur de carreaux, figurant, aide bibliothécaire aux Langues O ? De quoi est fait le sang qui coule dans les veines de Kéthévane et dans celui de ses enfants ? Celui d'un héros, d'un soudard ? Doit-elle l'admirer, le blâmer et, par-delà le temps, l'aimer ? C'est à une bien étonnante enquête de « grand-paternité » que se livre Kéthévane Davrichewy. ■



L'AUTRE JOSEPH

De Kéthévane Davrichewy,
Éd. Sabine Wespieser,
276 p., 21 €.